

L'ÉCRIN DU MAL

— Thriller —

ROMAN

L'ÉCRIN DU MAL

Claudie HAVET

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1er juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction Artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC Média d'après Claudie HAVET

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-460-8

*L'art, c'est le reflet que renvoie l'âme humaine
éblouie de la splendeur du beau*

Victor Hugo

À Robert, à Jeanne, deux étoiles chères à mon cœur...

1. IL ETAIT UNE FOIS AL

À 20 h, la porte motorisée s'activerait et Al pénétrerait dans le garage avant que la Ford remonte l'allée d'ajoncs en fleurs. Il n'aurait alors qu'à se cacher sous le véhicule déjà garé à l'intérieur. Ce bon docteur Darcy était réglé comme du papier à musique. Tous ses gestes étaient précis et facile à anticiper. Une fois la lumière éteinte, Al n'aurait qu'à sortir de sa cachette pour s'introduire dans la maison et attendre. Une enquête au préalable lui avait appris que le couple n'avait pas d'enfant, que le mari exerçait sa profession dans un cabinet médical en ville et que madame passait ses matinées à photographier les macareux moine et les cormorans ou perdrix rouges sur la baie de Donegal. Le reste était à découvrir. Il lui avait fallu une semaine pour finaliser son plan. Y consacrer plus de temps aurait été inutile ; moins, l'aurait conduit à l'échec. La phase la plus ardue avait été de créer des affinités avec eux, pour les amener à l'accueillir dans leur maison. Rien ne devait être laissé au hasard. Il devait faire un repérage des lieux et s'enquérir de leur routine et de leurs hobbies avant de passer à l'acte. Al devait savoir si les Darcy avaient un chien, des voisins capables d'intervenir rapidement en cas de problème. Si la maison était équipée d'un système d'alarme et de caméras de surveillance. Et dénicher un endroit stratégique d'où il pourrait les espionner sans risque. Il s'était plusieurs fois exercé à

l'action. Leur mort serait rapide. Ses gestes, ciselés et chronométrés au millième de seconde près, en seraient garants. Le succès des prochaines opérations dépendait du résultat de ce soir ; et par là même, ni écart ni erreur n'étaient permis.

Bientôt 20 h. Les phares de la Ford allaient se refléter sur le portail. À ce moment-là, Al sauterait par-dessus la clôture et irait se poster près du garage. Dans l'après-midi, il avait fait des courses à trente kilomètres de Killybegs. S'était ravitaillé dans une boutique peu fréquentée du comté. Le gérant devait avoir soixante-dix piges au moins, marchait – courbé – et sirotait du whisky entre deux clients. Si tant est que la police l'interroge, il serait incapable de leur donner son signalement. Il avait payé cash : la veste à capuche, les gants, la combinaison de protection, la lampe frontale ainsi qu'un couteau de chasse. Il avait choisi celui possédant la plus longue lame de la vitrine et ajouté un sac à dos à la liste d'achat. Le gérant, trop heureux d'avoir vendu autant d'articles en une journée, avait fermé le magasin dès son départ et était allé s'abreuver au bar du village. Al, quant à lui, avait fourré ses achats dans le sac à dos et avait tracé la route pour Killybegs.

Sans surprise, la Ford de Darcy fut garée sur son emplacement et verrouillée à la hâte. Al retint sa respiration. Comme il l'avait déterminé à l'avance, le moment d'entrer en scène arrivait. Il entendit le clic du verrou, le grincement de la porte. C'était le signal. Aussitôt, il se plaça derrière sa proie et la suivit furtivement à l'intérieur. Le docteur Darcy marchait devant lui, à un intervalle de deux ou trois mètres à peine. Al n'était pas dupe, la naïveté ne faisait pas partie de son ADN. Il savait qu'à tout moment ce dernier pouvait se retourner et le voir. Et alors ? Tout était habilement

prévu ; y'avait plus qu'à. Et puis, le couteau qu'il avait en poche était aiguisé et prêt à être utilisé plus tôt si nécessaire. Tandis que Darcy rejoignait sa femme sur la terrasse, il pénétra dans le bureau. Il savait qu'à cette heure-ci le docteur n'y viendrait pas et qu'il pourrait calmement les observer à travers la fenêtre. Darcy s'était penché pour embrasser tendrement Becky sur la bouche. C'était ainsi qu'il aimait appeler sa femme dans l'intimité. Leur complicité sautait aux yeux. Al, convié à leur table dans la semaine, avait pu s'en rendre compte lors du dîner. Sa conscience morale aurait dû le stopper dans son élan à ce moment-là, mais il en était dépourvu. Il s'était simplement dit que c'était tant pis pour eux ; que c'était pour la bonne cause ! Deux longues journées s'étaient écoulées depuis.

Après lui avoir rendu son baiser, Becky ferma son atlas de l'ornithologie et talonna son mari à l'intérieur. Al en profita pour passer promptement dans la pièce située face au bureau. À présent, libéré de l'appréhension d'être découvert à son entrée dans la maison ; il ne voulait rien louper de leurs ultimes instants de vie. Il se sentait comme un artiste au lever du rideau, sans pression ni trac. Il avait disparu dans la chambre d'ami en caméléon, noyant son ombre dans l'obscurité. D'ici, il pourrait les épier par l'entrebâillement de la porte sans risque d'être vu. Un parfait miroir sans tain. Sous ses yeux, sans se méfier, Becky alluma les bougies des deux candélabres placés sur la table et alla dans la cuisine mettre le toasteur en route pendant qu'Hugo sortait la salade du frigo.

— Quelle musique veux-tu qu'on écoute, du Mozart ? s'enquit Hugo.

— Pas ce soir, je ne me sens pas très bien, répondit-elle d'une voix dolente. Je mange, prends une douche et vais me mettre au lit.

— Ma pauvre chérie, veux-tu que je te fasse un bon massage une fois couché ?

— T'es un amour !

Ils finirent le repas par un verre de merlot qu'Hugo avait ramené de France. Après quoi, Becky entra dans la salle de bain tandis que son époux discutait au téléphone avec un confrère. Leur conversation tournant autour d'un protocole thérapeutique lui parvenait par bribes. Pendant le repas, Al avait encore changé de position afin de se rapprocher le plus possible de la chambre du couple. C'était une belle pièce éclairée par deux grandes fenêtres à croisillons. Un immense lit – agrémenté de coussins et d'une courteline à fleurs dans les tons clairs – trônait sur un tapis en laine. La chambre était pourvue d'une salle de bain attenante et d'un vaste dressing. C'est là que Al s'était caché. Il y avait un espace vide et suffisamment grand dans le fond de la penderie pour qu'un homme puisse s'y dissimuler. Il avait écarté deux vestes en tweed et les avait ramenées devant lui, une fois tassé à l'intérieur. Hugo était venu juste après, décrocher un pantalon pour le poser sur une chaise. Heureusement, il n'avait pas remarqué les embouts des chaussures de l'intrus dépassant des affaires. Deux minutes plus tard, c'était au tour de Becky de faire irruption dans la chambre, le visage brillant de crème et vêtue d'un peignoir rose. Elle s'était ensuite assise à sa coiffeuse. Ses cheveux noirs de jais avaient disparu sous une serviette. Ses pendants – deux anneaux en or offerts par son époux à Noël – avaient disparu aussi dans leur écrin. Darcy était venu